

## HENRI BERR SUR *L'UNITÉ DE L'ÊTRE*

Charel B. KROL

« Ma conviction profonde, née de mes réflexions initiales et fortifiée par tout l'acquis ultérieur, c'était *l'unité de l'être* ; et, de façons diverses, j'ai cherché à faire éclater aux esprits ce qui s'était imposé au mien. »

Henri BERR, 1947.

Nous écrivons la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'Alsace. Un jeune homme sort de sa maison pour une promenade. Il est en proie au désespoir. Pourquoi ?

Il diagnostique lui-même la maladie avec clarté : crise de conscience d'un jeune intellectuel. Il s'est, dit-il, dégagé du point de vue naïf qui accepte la vie sans discuter. Il ne peut plus simplement trouver « une raison suffisante dans tout ce qui est, parce que cela est ». Il constate une inquiétude incessante, des sentiments d'aliénation, d'effroi, d'isolement.

Henri Berr (car c'est lui ce jeune homme) se confesse paralysé par l'incertitude. Il n'éprouve plus le besoin d'agir ni de chercher ni de savoir, parce qu'il manque de principes, et pour justifier l'activité, et pour orienter la recherche. Tout est bagatelle, sans espoir, sans but :

« En agissant ainsi, je remplirais un devoir ; en instituant cette expérience, j'établirais peut-être une vérité nouvelle ; en lisant ce manuscrit, j'éluciderais sans doute un point d'histoire obscur. — Et après ? L'histoire, la science, le devoir, l'action, où tend tout cela ? »

---

1. Henri BERR, *L'Avenir de la philosophie. Esquisse d'une synthèse des connaissances fondée sur l'histoire*, Paris, 1899, p. 2.

Ses proches le consolent, mais sans succès. N'est-elle pas exquise cette journée ? Le ciel bleu, la lumière joyeuse du soleil, le parfum délicieux des forêts, des prés. Je sais que j'ai sujet d'être heureux ; mais « qu'est-ce précisément que le bonheur, si le sens de la vie m'échappe » ?

Voilà le problème du jeune Berr ; le problème dans toute sa « tragique obsession ». La vie nue ne peut plus le satisfaire, non il veut connaître la raison de tout ce qui est, la tendance, le sens, les principes. Il le veut avant tout, il le veut désespérément. Bref, il cherche une foi.

Mais halte là ! La raison d'être du monde, le sens de la vie ? Une foi ? Quelle question surprenante, longtemps dépassée ; question que la civilisation européenne, dont Henri Berr est issu, n'a plus besoin de poser. Chacun ne sait que trop bien la réponse ancienne, ancienne et définitive : il y a au-dessus de nous un Dieu tout-puissant ; ce Dieu a créé tout l'univers, il est le début et la fin, il détermine le sens de l'histoire humaine. Réponse plaisante en outre, parce que ledit Dieu est la bienveillance en personne, il veut le bien, et sa loi pour les hommes est de s'aimer les uns les autres. Donc, pourquoi se tourmenter ?

Henri Berr cependant ne peut pas accepter la réponse de la tradition européenne. Il connaît les écrits et les débats contre cette solution, il subit personnellement la force de leurs arguments et ne se dissimule pas qu'ils ont le dessus. Ces arguments se sont emparés, ou plutôt une *manière* d'argumentation s'est emparée de la civilisation occidentale : la rationalité moderne.

Beaucoup de gens tiennent encore obstinément à la vieille doctrine. Avec ténacité ils cherchent des signes d'un dieu vivant dans les églises et dans d'autres lieux saints du christianisme. En vain. Berr, se rappelant le récit d'une telle tentative, hoche la tête : « Mais pourquoi cherche-t-il la foi à rebours, dans le passé, et hors de lui<sup>2</sup> ? »

Ces mots expriment deux arguments clés contre les croyances d'autrefois. Bien entendu, on pourrait facilement alléguer que Dieu n'est pas visible, n'a jamais été observé, et doit par conséquent être tenu pour irréel ; mais les théologiens ont toujours admis cette circonstance. Au contraire, les deux arguments en vue touchent le fonctionnement même de l'hypothèse divine.

Imaginons un Dieu transcendant, vivant avant nous et au-dessus de nous. Le Dieu avant nous est perfection et plénitude ; en quoi consisterait encore un sens éventuel d'une histoire mondiale ? L'état originaire, au moment de la création, était parfait ; les êtres créés n'auront d'autre rôle que de main-

---

2. *Ibid.*, p. 505.

tenir ou de restaurer cette perfection originelle. Le passé serait tout, l'avenir rien. Le Dieu au-dessus de nous impose sa loi morale. Une loi salutaire sans doute, mais l'humanité n'apporte rien de valeur ; elle ne peut que violer la loi tandis que tout sauvetage doit venir du dehors, de Dieu.

Un spectacle vide de sens. L'histoire et l'existence même de l'humanité seraient un jeu irresponsable, indigne. Serait-il vraiment impossible aux êtres humains, à nous, de fournir quelque chose de valeur ; impossible de vivre pour soi, en pleine liberté, et de choisir justement ? Souvenons-nous que le contenu de cette prétendue loi divine serait l'amour : pouvons-nous seulement aimer par ordre d'une autorité extérieure, supérieure ? Insensé !

Il est évident que le recours à ce Dieu traditionnel ne réussit pas. Même s'il existait, le déroulement d'une histoire mondiale serait vain, précisément parce qu'il existe. La rationalité, propriété de l'homme moderne, fier de sa dignité humaine, a vaincu la foi classique ; félicitations ! Mais la victoire nous laisse un monde en ruine, il n'y a plus de raisons au-dessus de ce qui est ; l'être pour l'être et chacun pour soi. Le chaos. Nous voilà aussitôt au milieu d'une crise grave, et voilà le jeune Henri Berr victime d'une dépression irrémédiable, d'un véritable « drame de conscience<sup>3</sup> ».

Que faire ? Oublier la question, vivre la vie comme elle est, sans vision, sans valeurs ? Entouré par les délices d'une nature riche, en montant le ballon d'Alsace, dans la sérénité du paysage, loin des habitations humaines, Berr découvre une vie simple et intense ; profondément ému il avoue : j'ai « presque honte des agitations de ma pensée<sup>4</sup>... ».

Il refuse quand même de se résigner. Intérieurement, il sent bouillonner un besoin profond, essentiel (et malgré tout religieux !) d'expliquer le milieu où il vit, la réalité qui l'enveloppe, et de se relier à la vie universelle ; c'est un besoin d'unité, un besoin impérieux et universel, dont « l'histoire entière, l'existence même de la philosophie témoignent » :

« L'individu veut rattacher sa chétive destinée individuelle à celle de sa nation, l'histoire de sa nation à celle de l'humanité. Et il aspire, dans un besoin d'explication intégrale, de pleine religion, à relier la nature et l'humanité, pour comprendre sa fonction terrestre, pour fonder en esprit et perfectionner la loi morale<sup>5</sup>. »

Et tous ces êtres charmants autour de lui, qui mènent une vie soi-disant simple, sans pensée, sans les tourments des questions théoriques, eux aussi

---

3. *Revue de synthèse*, 26, 1950, p. 218.

4. H. BERR, *L'Avenir*, op. cit. supra n. 1, p. 508.

5. *Revue de synthèse historique*, 29, 1919, p. 19 ; *Revue de synthèse*, 26, 1950, p. 221.

aspirent à l'ordre, à l'unité. Vraiment ? Comment faut-il se figurer une telle aspiration ? Nous savons tous que les êtres vivants, soit animaux soit humains, n'importe, veulent continuer leur existence. Il y a dans l'être une tendance à persévérer dans son être ; cela signifie, en fin de compte, une tendance à être pleinement, à être sans limites. Chaque entité s'efforce de participer à l'Être abstrait, universel, éternel. C'est son but permanent, qu'il réalise déjà en étant.

C'est le but et le sens de la vie individuelle et son apport à la collectivité ; c'est ensuite le but et le sens de la vie d'une collectivité et son apport à l'histoire ; c'est enfin le but et le sens de l'histoire. Renforcer l'Être universel : « Tout s'accomplirait en vain, si la vie n'était ... une tendance à être<sup>6</sup>. » Le problème fondamental du jeune Henri Berr, le sens de la vie, est dès maintenant résolu.

Ou presque résolu. Chaque être individuel fait partie de l'Être universel ; son intérêt et son effort sont toujours d'avancer vers l'Être universel. Il suit de là que, dans les existences et dans les mouvements des individus, une harmonie se cache. Tous ensemble forment un développement qui se dirige vers l'Être général. Cette fin commune les lie et fait que tout est déjà lié à tout. Le raisonnement trouve ici son point final : le projet de l'histoire est l'unité de l'être.

Une belle chimère ! Henri Berr ne doit-il pas remarquer comment devant ses yeux flore et faune vivent dans le chaos ? Ne sait-il pas que l'humanité va de guerre en guerre ? Bien sûr, il ne le voit que trop bien, et avec chagrin. Les êtres qui habitent ce monde vivent dans l'illusion abusive que, pour développer son être propre, il faut bousculer les autres ou même les éliminer ; un malentendu néfaste<sup>7</sup>. Sans doute ; mais quel critère peut être le fil conducteur pour nous délivrer de ce malentendu ?

Séjournant au milieu du chaos de la nature, Berr, quelques instants plus tôt encore honteux de la pensée, sent tout à coup sa puissance et sa gloire. « Et je compris mieux alors comment, lorsqu'on va vers la nature, c'est ... pour échapper, non pas à la vie pensante, mais à une vie contre nature. » Il se ressaisit avec fierté. Ce sera donc là la grande mission de l'homme, disposant de son instrument unique, la pensée : créer l'unité et l'imposer aux éléments qui l'ignorent mais y aspirent :

« Tout ce qui est tend à la vie, tout ce qui vit tend à la pensée. Quand les sucs de la terre se transforment en plantes et les plantes en chair, dans le cer-

---

6. H. BERR, *La Synthèse en histoire. Son rapport avec la synthèse générale*, nouvelle éd. revue et mise à jour, Paris, 1953, p. 153, 155.

7. H. BERR, *L'Avenir*, op. cit. *supra* n. 1, p. 466.

veau humain, dans la pensée, par la science, s'accomplit directement le vœu universel. Parmi les formes que l'Être réalise, il n'en est pas, à notre connaissance, de plus unifiantes que la forme humaine et où la vie pourrait être plus pleine<sup>8</sup>. »

Qu'est-ce qui fait que dans cet univers « la forme humaine » est la plus unifiante ? C'est à cause de ce que Descartes a appelé « la chose du monde la mieux partagée », la faculté de penser, la raison<sup>9</sup>. Dans cet univers contingent, plein d'événements et de mouvements incohérents, Descartes avait cherché un point d'appui sûr ; il disait l'avoir trouvé dans le moi pensant : *Cogito ergo sum*. Le moi qui pense est le début de tout ; la pensée humaine contient l'être.

Bon Français, Henri Berr accepte la position privilégiée du moi pensant, mais seulement il ajoute que ce moi pensant, fondement inébranlable de l'être, partage aussi la propriété de vouloir étendre son être. Mais le moi découvre qu'il n'est qu'une « réalité une », unité, séparée des autres entités ; que faire pour combler son vœu sérieux d'extension personnelle ? L'homme qui pense, qui est conscient de son individualité unique, se décidera à répandre l'unité :

« Le moi étant unité, et n'étant pas tout ce qui est, et sentant qu'il n'est point tout, doit être *synthèse*. [...] L'esprit est unité et, envahi par le multiple, il l'unifie<sup>10</sup>. »

Le produit de cette activité unifiante, produit de l'esprit cartésien, est la science moderne ; elle est l'application de l'unité psychologique de la personne humaine au monde extérieur :

« La science proclame l'unité ; elle se plonge dans le multiple pour l'unifier. Elle a son principe ... dans la psychologie ; à cette synthèse réelle qu'est le moi est suspendue la synthèse abstraite que la science opère<sup>11</sup>. »

Plus que jamais il convient d'exprimer des félicitations. La rationalité moderne avait radicalement rendu impossible l'appel à Dieu comme garantie éternelle du sens de notre vie, sans offrir une alternative. Une nouvelle perspective, surprenante et attirante, s'est pourtant au fur et à mesure

---

8. *Ibid.*, p. 509.

9. Cf. H. BERR, *Les Allemandes. Réflexions sur la guerre et sur la paix (1918-1939)*, Paris, 1939, p. 23.

10. H. BERR, *L'Avenir*, op. cit. supra n. 1, p. 361.

11. *Ibid.*, p. 320, 334.

ouverte devant nous : « La raison profonde de l'histoire serait donc l'épanouissement de la vie, par la science, dans la Raison<sup>12</sup>. » Justement ce qu'il nous fallait !

Notons attentivement que cette solution remplit les deux conditions qui ont causé le naufrage de l'hypothèse divine. L'unité de l'être n'existe pas, comme existait Dieu, inflexible et en toute plénitude avant que l'histoire mondiale ne commence. Elle est vision devant nous, mais à portée, parce que toute action avisée, si mince qu'elle soit, la rend plus proche.

Aussi l'unité de l'être n'est pas élevée au-dessus du monde, indépendante du développement et de la volonté individuels. Heureusement ! Car la loi de l'unité de l'être, comme la loi qu'on attribuait à Dieu, est une loi d'amour ; imaginez-vous que l'amour ne pouvait s'épanouir que sur ordre d'en haut ! Mais des êtres dignes et libres créent leur propre loi :

« La loi morale est à l'état de devenir ; et le jour où l'humanité aurait sa loi, [...] elle serait esclave, si l'on veut, ou plus libre que jamais — étant esclave d'elle-même ; et le jour enfin où l'unification totale serait réalisée, ce serait alors l'absolue nécessité ou, aussi bien, l'absolue liberté : mais laissons là ces façons de parler équivoques, — ce serait l'Unité<sup>13</sup>. »

Il est plus qu'évident que le Dieu ancien a été tout à fait remplacé par l'idéal de l'unité de l'être. Même inversement, aux yeux d'Henri Berr Dieu n'est qu'une image primitive de l'unité de l'être, gauchement affirmée, adultérée, à tort interprétée comme une certitude. La science rejette un tel dogmatisme ; elle traite le concept de l'unité comme une hypothèse, qui doit être vérifiée. « L'hypothèse est une question posée, au lieu que le système était une explication imposée<sup>14</sup>. »

Le résultat n'est pas donné d'avance, en prêt-à-porter ; il y a un trajet pour y parvenir ! Tout de même il n'est pas douteux que l'hypothèse de l'unité réussira finalement, parce qu'elle est fondée sur l'unité du moi pensant. Cette relation mystérieuse entre point de départ et point d'arrivée, Henri Berr ne peut après tout l'exprimer qu'avec un mot profond de la tradition chrétienne, voire mystique ; il lui est très cher. C'est la parole « sublime », « émouvante » que Blaise Pascal dans un dialogue imaginaire a prêtée à Jésus : « Console-toi : tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé<sup>15</sup>. »

12. H. BERR, *La Synthèse en histoire*, op. cit. supra n. 6, p. 221 ; *Revue de synthèse*, 26, 1950, p. 27.

13. H. BERR, *L'Avenir*, op. cit. supra n. 1, p. 407, 478, 487.

14. *Ibid.*, p. 384, 394, 402 ; *La Synthèse en histoire*, op. cit. supra n. 6, p. 37.

15. H. BERR, *L'Avenir*, op. cit. supra n. 1, p. 503 ; *Revue de synthèse*, 26, 1950, p. 78 ; H. BERR, *La Montée de l'esprit. Bilan d'une vie et d'une œuvre*, Paris, 1955, p. 48, 61.

Oui, sur le sommet du ballon d'Alsace, le jeune Henri Berr a enfin trouvé sa foi, une source inépuisable d'énergie, de joie et de bonheur pendant toute sa vie ; la foi en la science. « Agir, c'est croire, et c'est savoir déjà obscurément. [...] *Chercher*, c'est avoir foi et agir pour la foi. [...] Ici, l'acte de foi doit créer son objet. » Mais déjà il se fait tard.

« Un grand calme, avec le crépuscule, tombait sur les choses. Et j'étais résolu, en redescendant, à agir, à faire ma tâche sans présomption, mais sans timidité ni défaillance : il me semblait que l'effort le plus chétif peut s'embellir de la noblesse des fins, comme le moindre objet s'illuminait, à cette heure, de la splendeur du soleil couchant<sup>16</sup>. »

Il était résolu à agir ; en effet il a agi. Première chose, rien de plus naturel : Berr tournait son regard vers l'historiographie. S'il y a vraiment dans l'histoire humaine une unité foncière, aux historiens la belle tâche de la montrer : « L'Historique est la science de l'unité dynamique<sup>17</sup>. » Hélas, la déception de Berr était complète. Aucune trace d'une conscience d'ensemble, les historiens s'étaient confortablement emprisonnés dans leurs petites propriétés, ignorant le reste du monde, n'écrivant que pour un petit nombre d'amis qui s'occupaient du même sujet.

« Subdivision en disciplines ; subdivisions dans les disciplines : innombrables canaux et filets où la recherche se rétrécissait de plus en plus ; cantons détournés où le chercheur s'isolait, perdait de vue l'intérêt de sa discipline particulière, à plus forte raison celui de l'Histoire, de la Science. L'érudition devenait pour elle-même une fin. Une petite curiosité vaine, une stérile satisfaction de savoir le détail pour le détail se substituait au large et fécond appétit de connaissance<sup>18</sup>. »

Un historien renommé affirmait que l'histoire est la science « du particulier », mais Henri Berr, horrifié, riposta qu'il n'y a de science que du général : « Une collection de faits n'a pas plus de valeur scientifique qu'une collection de timbres-poste ou de coquillages. » L'historiographie devait se réformer, soulignait-il. Les historiens doivent coordonner leurs recherches, doivent s'entraider ; ils doivent formuler et vérifier des hypothèses. « La science n'est qu'à ce prix<sup>19</sup>. »

---

16. H. BERR, *L'Avenir*, op. cit. supra n. 1, p. 503, 504, 511.

17. *Ibid.*, p. 362.

18. H. BERR, *La Synthèse en histoire*, op. cit. supra n. 6, p. 7 ; *Revue de synthèse historique*, 50, 1930, p. 10.

19. H. BERR, *La Synthèse en histoire*, op. cit. supra n. 6, p. 14, 19 ; *Revue de synthèse historique*, 21, 1910, p. 4 ; 23, 1911, p. 123.

L'homme, qui avait dit que le moi un doit être synthèse, a ensuite créé une *Revue de synthèse historique* ; l'homme qui avait dit que le chaos n'a pas d'histoire, mais que seule la cohérence d'un développement a un intérêt historique, a pris l'initiative de cette fameuse collection intitulée « L'Évolution de l'humanité », projet dont il écrivait passionnément : « Une œuvre — et non une simple collection — une synthèse — et non un assemblage de monographies<sup>20</sup>. »

L'homme, qui avait dit que chaque individu doit être « un centre unifiant », a fondé le Centre de synthèse ; à quelqu'un qui lui demandait s'il y a unité foncière dans la science, il répondait : « À vrai dire, l'existence même de notre Centre est une réponse en acte à la question posée. Nous postulons l'unité. Tout notre effort tend à éprouver cette hypothèse, à la prouver peu à peu<sup>21</sup>. »

L'homme, qui croyait sincèrement que les individus, s'ils mènent une vie honnête et rationnelle, collaborent automatiquement au développement commun de l'être, organisait des Semaines de synthèse. Il rassemblait des gens de toutes vocations et l'unité attendue apparut en effet, spontanément. Ce n'est pas cette fois Berr lui-même, c'est son fils prodige qui l'a remarqué, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire d'Henri Berr, Lucien Febvre, en 1943 :

« Et voilà que, de ce concert de voix habituellement isolées et qui ne s'écoulaient guère, sortait une harmonie : voilà qu'elles disaient les mêmes mots, avec des accents différents ; voilà qu'elles rendaient sensible à tous, humainement sensible, l'unité fondamentale de l'esprit humain<sup>22</sup>. »

L'unité de l'être ? De façon plus juste, on dirait : l'unité de la vie berrienne. Car le fait est, incroyable mais indéniable, que l'intuition originelle du jeune Henri Berr a pu l'inspirer et le guider pendant toute sa longue vie. La conviction profonde ne l'a jamais quitté ; toute l'expérience de sa vie la fortifiait ; il jouit même du privilège de transmettre sa foi avec succès aux autres. Dans les dernières lignes écrites de sa main, il soulignait l'unité du Tout, et son sentiment d'unité avec la nature : Regardez ces arbres ; grands frères dont je sens l'action bienfaisante, et qui fortifient ma conviction, mon sentiment de l'unité de l'être<sup>23</sup>.

Conviction ? Sentiment ? Disons plutôt une foi.

20. H. BERR, *La Synthèse en histoire*, p. 26 ; *L'Évolution de l'humanité. Synthèse collective. Introduction générale*, Paris, 1920, p. xxvi.

21. H. BERR, *L'Avenir*, op. cit. supra n. 1, p. 490 ; *Revue de synthèse*, 26, 1950, p. 68.

22. *Hommage à Henri Berr 1863-1954*. Commémoration du centenaire de sa naissance au Centre international de synthèse, p. 11.

23. H. BERR, *La Montée de l'esprit*, op. cit. supra n. 15, p. 144.



« Vraiment, c'est une foi qui, dès le moment où j'ai conçu l'œuvre à faire, c'est une foi qui m'a animé et cette foi me rend la vie plus douce, parce que je crois comprendre le monde, et la destinée humaine<sup>24</sup>. »

Le récit d'une vie extrêmement réussie. Aucun défaut. Ou peut-être, malgré tout, y en a-t-il ? Le rôle primordial, chez Berr, de la rationalité n'est plus convaincant. Son cartésianisme outrancier, dans lequel est perceptible un certain chauvinisme, l'a mené à des énormités : la raison humaine, bien que fonction restreinte du corps humain, serait un principe éternel, au-dessus du temps, principe qui contient l'être ; il ne serait pas nécessaire de vivre, mais il serait nécessaire de penser<sup>25</sup>.

Il y a de forts courants intellectuels qui nient la valeur essentielle de la raison : l'existentialisme, la psychologie freudienne, la sociologie, le pragmatisme. Berr les rejetait, parfois avec animosité<sup>26</sup>. Mais nous avons déjà appris à les respecter.

On pourrait citer encore un autre phénomène inattendu : le retour de la religion classique méprisée. Des théoriciens chrétiens commencent à décrire la religion en des termes qui rappellent les concepts d'Henri Berr ; Dieu n'est plus le grand policier, mais il faut vouloir Dieu et, ce faisant, « c'est vouloir une vie ouverte et capable de valorisation à l'infini » ; nous sommes « un élan vers l'Absolu ». Il me semble que Berr se sentait touché, tout son « testament spirituel », son dernier livre, porte sur ces publications. Il s'opposait, il a maintenu ses vues anciennes, mais, si je ne me trompe, un peu faiblement<sup>27</sup>.

Quelle sera donc ici notre conclusion ? Je voudrais proposer que les théories n'ont pas été l'apport le plus important de la vie d'Henri Berr. Le dernier mot de Lucien Febvre, dans son éloge en 1943, n'était pas : Vous avez eu raison. Le dernier mot était : Merci.

Comprenons bien. Henri Berr, cet homme étrange dont les constructions métaphysiques nous semblent compliquées, vagues, dépassées peut-être, avait dans sa vie une lumière brillante, intuition et motivation en même temps. Pourquoi cette hantise de l'unité ? Henri Berr a sans aucune doute été un homme paisible, aimable. Il voulait la paix ; il voulait à tout prix unir les gens. Il voulait répandre de l'amour.

Dans son dernier livre, il citait une phrase qu'on peut regarder comme

---

24. *Revue de synthèse*, 26, 1950, p. 237.

25. H. BERR, *L'Avenir*, op. cit. supra n. 1, p. 3.

26. Cf. Martin SIEGEL, « Henri Berr's *Revue de synthèse historique* », *History and Theory*, 9, 1970, p. 328, note.

27. H. BERR, *La Montée de l'esprit*, op. cit. supra n. 15, p. 10, 86, 93.

HENRI BERR ET LA CULTURE DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

la loi constitutionnelle de l'amour : « En naissant, tu pleurais et l'on riait autour de toi. Conduis ta vie de telle sorte qu'à ta mort tu souries et que tout le monde pleure<sup>28</sup>. »

On dit qu'Henri Berr avait un sourire qui illuminait tout son visage<sup>29</sup>.  
Commemorons, pour le quarantenaire de sa mort, non pas la mort d'Henri Berr ; commemorons son sourire savant.

---

28. *Ibid.*, p. 117.

29. André D. TOLÉDANO, in *Hommage à Henri Berr (1863-1954). Commémoration du centenaire de sa naissance*, Paris, Albin Michel, 1965, p. 145.